

Photographies Samedi 27 février 2010

Un hommage suisse à Stalingrad

Par **Luc Debraine**

Le regard du photographe vaudois Maurice Schobinger sur Volgograd, 65 ans après la fin de la guerre

Les histoires de famille, tout de même. Le photographe Maurice Schobinger a eu une grand-mère née à Moscou de parents suisses. Elle et sa famille ont été contraintes au retour en Suisse après la Révolution de 1917. Mais l'attachement de la grand-mère à la langue et à la culture russes est resté vif des années durant. Elle a suivi avec angoisse à la radio et dans les journaux le déroulement de la bataille de Stalingrad, entre septembre 1942 et février 1943, l'un des tournants majeurs de la Seconde Guerre mondiale.

Plus tard, la vieille dame a raconté cette histoire dramatique à son petit-fils. L'in vraisemblable affrontement de deux armées qui jetaient toutes leurs forces dans une bataille. Les souffrances atroces d'une population prise au piège. Les bombardements sans fin, la résistance, le courage. Le récit a frappé l'imagination du jeune garçon.

Celui-ci a aujourd'hui 50 ans. Maurice Schobinger est un photographe réputé d'industrie et de grands travaux, comme le percement des tunnels des Alpes. Il est aussi connu pour ses images de montagne. En février 2008, lors des célébrations du 65e anniversaire de la fin de la bataille de Stalingrad, Maurice Schobinger s'est décidé à aller sur place. Pour confronter son propre souvenir de l'histoire à une ville devenue Volgograd. Pour tenter surtout de rendre hommage, en images, à la résistance d'un peuple au nazisme, sans tomber pour autant dans un éloge candide du stalinisme. Simplement, Maurice Schobinger estime que le regard contemporain sur la dernière guerre se porte désormais plus volontiers sur les champs de bataille de l'Ouest plutôt que sur ceux de l'Est, et qu'il s'agit parfois de mieux régler la focale de la mémoire.

Le photographe vaudois s'est rendu cinq fois à Stalingrad-Volgograd. Il a travaillé sur plusieurs thèmes. Comme la colossale Volga, le fleuve qui a joué un rôle essentiel dans la bataille. Ou Octobre rouge, la fonderie de cinq kilomètres de longueur qui fournissait à l'époque l'Armée rouge en matériel de guerre avant d'être aplatie par les bombes, puis reconstruite. Ou encore les jeunes volontaires qui, en costume d'époque, se relaient aujourd'hui pour monter la garde dans le mémorial de la bataille. Ou enfin le passage nocturne des métros et bus de la ville, avec leurs voyageurs anonymes.

Cette idée du passage du temps, de mince trait d'union entre passé et présent est au cœur du projet photographique de Maurice Schobinger. Ce passage de destins a pris un tour inattendu grâce à l'espéranto. Comme il ne parle pas russe, Maurice Schobinger s'est rapidement mis à l'espéranto avant de partir en Russie. A Volgograd, il a rencontré des habitants de la ville qui pratiquaient cette langue, ainsi que le français, dont Victoria Tikhomirova. La jeune femme a montré au Suisse un devoir de français qu'elle avait rédigé, intitulé «Histoire d'une photo». Le devoir retraçait l'histoire du portrait de l'arrière-grand-tante de l'étudiante, Serafima Voronina, morte pendant la bataille de Stalingrad. Le devoir évoquait le journal manuscrit que Serafima a tenu tous les jours sous les bombardements, jusqu'à son décès fin 1942.

Maurice Schobinger a demandé à voir ce cahier d'une trentaine de pages. Il est un extraordinaire témoignage de la vie de Stalingrad au plus fort de la bataille. La mort omniprésente, la ville qui part en fumée, l'angoisse permanente, la faim, les risques encourus pour aller au bord du fleuve s'approvisionner en eau.

Serafima Voronina était une enseignante du primaire qui avait, peu avant la guerre, repris ses études à la Faculté des lettres de l'Institut pédagogique de Stalingrad. A l'approche des troupes allemandes, elle est allée travailler à l'usine Octobre rouge, refusant obstinément de quitter la ville en raison de ses parents malades, contraints de rester sur place. Cette jeune femme d'une trentaine d'années a péri en même temps que ses parents lors d'un bombardement.

Peu après, dans les ruines, un soldat de l'Armée rouge a trouvé son journal. Il l'a caché pendant des décennies. Le document, rédigé en écriture cursive, aurait pu comme tant d'autres être détruit par la censure soviétique dans l'après-guerre. Au lieu de vanter l'héroïsme de l'Armée rouge, le texte s'avère nuancé, voire critique. Serafima souligne que le camp du futur vainqueur de la bataille lui est égal. Pour elle, le plus important est de vivre. Elle exprime en outre le souhait que son journal soit lu un jour, pour que les générations futures sachent à quoi ressemblait l'existence lors de ce siège d'une brutalité inouïe.

Le soldat qui possédait le journal en a publié quelques extraits dans la presse locale lors d'une commémoration. Il s'agissait des passages où étaient cités des noms: le militaire entendait faire connaître aux familles le destin de leurs proches. C'est ainsi que la propre famille de Serafima a appris l'existence du journal, aujourd'hui conservé au Musée Panorama de Volgograd.

Maurice Schobinger a fait traduire l'entier du témoignage de l'assiégée, resté très largement inédit. Selon lui, le texte vient compléter les récits hallucinants du journaliste et écrivain Vassili Grossman, qui était sur place lors de la bataille, l'une des plus sanglantes de l'histoire. Vassili Grossman qui a fameusement noté que «la puissance du malheur était immense» à Stalingrad en cet hiver 1942-1943.

Le journal de Serafima sera publié dans le livre de photographies que Maurice Schobinger espère faire paraître au printemps, aussi bien en Suisse qu'en Russie.

L'hommage du photographe à la ville martyrisée s'est transformé en projet culturel helvético-russe, placé sous le patronage du Musée international de la Croix-Rouge à Genève, et soutenu par le Consulat de Russie à Lausanne. Les photographies saisissantes de Maurice Schobinger seront exposées en avril et mai au Musée Panorama de Volgograd, ainsi qu'au Mémorial de la grande guerre patriotique 1941-1945 à Moscou. Les expositions s'inscriront dans le cadre des commémorations, début mai en Russie, des 65 ans de la fin de Seconde Guerre mondiale. Les images seront aussi montrées en plein air à Lausanne, Genève et Vevey ce printemps et cet été. D'autres étapes suisses pourraient compléter ce programme si le photographe trouve les fonds nécessaires. Belle aventure, partie d'un lointain souvenir d'enfance.

Site web du projet «Stalingrad-Volgograd»: www.sta-vog.org

Le témoignage personnel d'un photographe vaudois dans l'ancienne ville martyre



La fonderie Octobre rouge. L'usine de cinq kilomètres de longueur fournissait à l'époque l'armée rouge en matériel de guerre avant d'être aplatie par les bombes, puis reconstruite. Elle est toujours en activité. AGENCE



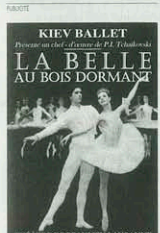
La Volga. Le fleuve a joué un rôle stratégique pendant le siège de Stalingrad. AGENCE



Un tram. Maurice Schobinger s'est attaché à signifier le passage du temps. AGENCE

Un hommage suisse à la bataille de Stalingrad

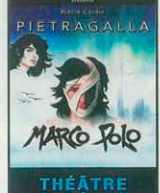
Photo Le regard de Maurice Schobinger sur Volgograd, 65 ans après la fin de la guerre



THÉÂTRE DE BEAULIEU LAUSANNE
Dimanche 20 mars 2010 à 18h
www.beaulieu.ch



THÉÂTRE DU LÉMAN GENÈVE
Dimanche 27 mars 2010 à 20h
www.theatreduleman.ch



THÉÂTRE DU LÉMAN
16 MARS 2010
RÉSERVATIONS Billetterie FNAC

Luc Debraine

Les histoires de famille, tout de même. Le photographe Maurice Schobinger a eu une grand-mère née à Moscou de parents suisses. Elle et sa famille ont été contraintes au retour en Suisse après la Révolution de 1917. Mais l'attachement de la grand-mère à la langue et à la culture russes est resté vif des années durant. Elle a suivi avec angoisse à la radio et dans les journaux le déroulement de la bataille de Stalingrad, entre septembre 1942 et février 1943, l'un des tournants majeurs de la Seconde Guerre mondiale.

Plus tard, la vieille dame a raconté cette histoire dramatique à son petit-fils. L'inraisemblable affrontement de deux armées qui jetaient toutes leurs forces dans une bataille. Les souffrances atroces d'une population prise au piège. Les bombardements sans fin, la résistance, le courage. Le récit a frappé l'imagination du jeune garçon.

Celui-ci a aujourd'hui 50 ans. Maurice Schobinger est un photographe réparé d'industrie et de grands travaux, comme le percement des tunnels des Alpes. Il est aussi connu pour ses images de montagne. En février 2008, lors des célébrations du 65e anniversaire de la fin de la bataille de Stalingrad, Maurice Schobinger s'est décidé à aller sur place. Pour confronter son propre souvenir de l'histoire à une ville devenue Volgograd. Pour tenter surtout de rendre hommage, en images, à la

résistance d'un peuple au nazisme, sans tomber pour autant dans un éloge candide du stalinisme. Simplement, Maurice Schobinger estime que le regard contemporain sur la dernière guerre se porte désormais plus volontiers sur les champs de bataille de l'Ouest plutôt que sur ceux de l'Est, et qu'il s'agit parfois de mieux régler la focale de la mémoire.

Le photographe vaudois s'est rendu cinq fois à Stalingrad-Volgograd. Il a travaillé sur plusieurs thèmes. Comme la colossale Volga, le fleuve qui a joué un rôle essentiel dans la bataille. Ou encore la fonderie de cinq kilomètres de longueur qui fournissait à l'époque l'armée rouge en matériel de guerre avant d'être aplatie par les bombes, puis reconstruite. Ou encore les jeunes volontaires qui, en costume d'époque, se relaient aujourd'hui pour monter la garde dans le mémorial de la bataille. Ou enfin le passage nocturne des métros et de la ville, avec leurs voyageurs anonymes.

Cette idée du passage du temps, de mince trait d'union entre passé et présent est au cœur du projet photographique de Maurice Schobinger. Ce passage de destins a pris un tour inattendu grâce à l'espérance. Comme il ne parle pas russe, Maurice Schobinger s'est rapidement mis à l'espéranto avant de partir en Russie. A Volgograd, il a rencontré des habitants de la ville qui pratiquaient cette langue, ainsi que les français,

dont Victoria Tikhomirova. La jeune femme a montré au Suisse un devoir de français qu'elle avait rédigé, intitulé «Histoire d'une photo». Le devoir retraçait l'histoire de la bataille de Stalingrad. Le devoir évoquait le journal manuscrit que Serafima a tenu tous les jours sous les bombardements, jusqu'à son décès fin 1942.

Une jeune femme a montré à Maurice Schobinger un devoir de français, «Histoire d'une photographie»

Maurice Schobinger a demandé à voir ce cahier d'une trentaine de pages. Il est un extraordinaire témoignage de la vie de Stalingrad au plus fort de la bataille. La mort omniprésente, la ville qui part en fumée, l'angoisse permanente, la faim, les risques encourus pour aller au bord du fleuve s'approvisionner en eau. Serafima Voronina était une enseignante du primaire qui avait, peu avant la guerre, repris ses études à la faculté des lettres de l'Institut pédagogique de Stalingrad. A l'approche des troupes allemandes, elle est allée travailler à l'usine Octobre rouge, refusant obstinément de quitter la ville en raison de ses parents malades, contraints

de rester sur place. Cette jeune femme d'une trentaine d'années a péri en même temps que ses parents lors d'un bombardement.

Peu après, dans les ruines, un soldat de l'armée rouge a trouvé son journal. Il l'a caché pendant des décennies. Le document, rédigé en écriture cursive, aurait pu comme tant d'autres être détruit par la censure soviétique dans le camp du futur vainqueur de la bataille lui est égal. Pour elle, le plus important est de vivre. Elle exprime en outre le souhait que son journal soit lu un jour, pour que les générations futures sachent à quel ressemblait l'existence lors de ce siège d'une brutalité inouïe.

Le soldat qui possédait le journal en a publié quelques extraits dans la presse locale lors d'une commémoration. Il s'agissait des passages où étaient cités des noms: le militaire entendait faire connaître aux familles le destin de leurs proches. C'est ainsi que la propre famille de Serafima a appris l'existence du journal, aujourd'hui conservé au Musée Panorama de Volgograd.

Maurice Schobinger a fait traduire l'entier du témoignage de l'assiégée, resté très largement inconnu. Selon lui, le texte vient compléter les récits hallucinés du journaliste et écrivain Vassili Grossman, qui était sur place lors de la bataille. l'une des plus sanglantes de l'histoire. Vassili Gross-

man qui a fameusement noté que «la puissance du malheur était immense à Stalingrad en cet hiver 1942-1943».

Le journal de Serafima sera publié dans le livre de photographies que Maurice Schobinger espère faire paraître au printemps, aussi bien en Suisse qu'en Russie.

L'hommage du photographe à la ville martyrisée s'est transformé en projet culturel helvète-russe, placé sous le patronage du Musée international de la Croix-Rouge à Genève, et soutenu par le Consulat de Russie à Lausanne. Les photographies saisissantes de Maurice Schobinger seront exposées en avril et mai au Musée Panorama de Volgograd, ainsi qu'au Mémorial de la grande guerre patriotique 1941-1945 à Moscou. Les expositions s'inscrivent dans le cadre des commémorations, débutant en Russie, des 65 ans de la fin de Seconde Guerre mondiale. Les images seront aussi montrées en plein air à Lausanne, Genève et Vevey ce printemps et cet été. D'autres étapes suisses pourraient compléter ce programme si le photographe trouve les fonds nécessaires. Belle aventure, partie d'un lointain souvenir d'enfance.

Site web du projet «Stalingrad-Volgograd»: www.wato-vog.org

LE PROJET PHOTOGRAPHIQUE DE MAURICE SCHOBINGER SUR INTERNET www.iberp.ch/photos

«Je suis assise et j'écris ces mots; quelqu'un les lira peut-être un jour...»

Trois extraits du journal tenu par Serafima Voronina pendant la bataille de Stalingrad

Mardi 29 septembre 1942, 9 heures du matin:

«... Je suis assise et j'écris ces mots; quelqu'un les lira peut-être un jour, il saura alors toutes les horreurs que nous avons vécues et que nous vivons encore.

Voulez encore un avion, mon cœur s'arrête. On entend la sirène, et tous les organes de mon corps s'arrêtent

de fonctionner, tout se fige. Que deviennent nos parents et nos amis en ville? Est-ce qu'ils sont vivants? Est-ce que nous reverrons un jour? Reverra-t-on nos copines, les enfants?

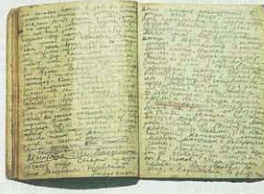
«La guerre a éparpillé toute la famille...»

Mercredi 14 octobre 1942, 11 heures 20 du matin:

«... Que ça finisse, peu importe de quelle façon, nous sommes épuisés de vivre ainsi...»

Lundi 19 octobre 1942, 10 heures du soir:

«... On ne voit pas la fin du front,



Témoignage tiré de l'oubli. Le journal de guerre de Serafima Voronina. AGENCE

de la guerre; voilà 58 jours que nous supportons tout ça et on n'en voit pas la fin. Nous sommes tous épuisés, à bout de forces, nous avons des démanchés et des milliers de poux, on passe notre temps à les chercher.

Le front se trouve dans notre cité, dans le quartier d'Octobre rouge; les armes automatiques tirent toute la nuit, l'ÉPHORÉUR TOTALE.

Restons-nous vivants, Dieu seul le sait. Nous sommes si fatigués, nous n'avons plus de forces. Qui nous sortira de ce cauchemar?»